

Chronique des Jeunes

André GIDE

PARMI les écrivains d'aujourd'hui, M. André Gide présente cette particularité de ne pouvoir rassembler qu'à lui-même, l'hostilité que lui témoigne certaine critique qui n'agit peut-être, de ce fait,

Le père d'« Amyntas », a-t-il la préoccupation d'être un moraliste, un romancier ou un critique ? Voilà la question que se pose le lecteur à la fin de *L'Immoraliste*, *Les Nourritures terrestres*, ou de *L'École des Femmes*.

Moraliste, André Gide n'a subi que de violentes attaques. Et, il faut remarquer que les reproches (?) qu'on ne manque pas de lui faire, sont parents de ceux que recurent tous les moralistes, comme en France, Montaigne de la part de Port-Royal et Voltaire de la part des Jésuites. Certes, les œuvres de Gide, comme celles de Voltaire, appellent de graves réserves ; elles ne sont pas toujours histoires pour enfants sages récompensées de distribution de prix, et on ne peut pas être mises entre toutes les mains ni données en lecture à tous les esprits.

Mais, cela prouve-t-il quelque chose pour ou contre Gide ?

S'il est arrivé à l'auteur de *Robert* de ne brosser que des peintures, à première vue, décourageantes et nocives, c'est que lui répugnait, comme il l'a écrit quelque part, « la confortable et rassurante idée d'être telle que la chérit la bourgeoisie, qui invite l'humanité à la stagnation, au sommeil ».

Il me semble que celle seule phrase résume et éclaire, en la défendant, la manière propre d'André Gide. Qu'il importe la forme qu'on donne à l'œuvre d'art, si l'impression et l'émotion que l'on veut susciter, se réalisent.

« Sa morale, à coup sûr, n'est pas, comme tout bien montré d'excellents critiques, étrangère à celle de Montaigne. Elles sont toutes deux imbuës d'un certain épicurisme ou même, selon Edmond Jaloux, d'hégélianisme. Celle du moraliste contemporain semble continger celle pensée des Essais : « La vertu est livrée dans une belle plaine fertile et fleurissante où, qui en sait l'adresse, peut arriver en prenant pour guide, nature, forêt et volupé pour compagnes, par des routes ombreuses, gazonnées et douces hermines ». Cependant, la morale de Gide se teinte d'un coloré de calvinisme ».

C'est que l'auteur profond des *Nourritures Terrestres* est protestant jusqu'au tréfonds de son être, tandis que Michel Eyquem — il n'est pas permis d'en douter — passa une vie sensiblement catholique, clôturée, au témoignage de Pasquier, par l'administration des sacrements de l'Église, le 13 septembre 1852.

Gide montre hautement son calvinisme, moins toutefois aujourd'hui, mais en attaquant pourtant comme il ne le fit jamais, dans ses premiers écrits, son catholicisme et la liberté de penser. Son livre de *Robert*, le prouve assez. Dans aucun de ses ouvrages précédents, l'auteur n'avait pris position si nette, si définie, si décidée contre l'Église.

Le héros de cet ouvrage, plus essai que roman, est le Robert que *L'École des Femmes* nous avait, par le journal confidentiel d'Éveline, décrit si minutieusement et que nous commissions déjà comme un parfait égoïste ; André Gide, ainsi que Molière l'avait fait pour l'éternel Tartuffe, a donné à son Robert les traits qui décèlent, à première vue, le catholique. Mais Robert se défend d'être un égoïste : « Ma lâche est ardue, dit-il, en rédigeant sa longue défense, car il ne semble sentir, tandis que j'écris, se pencher sur moi épaule le lecteur à l'affût du moindre mot où se révèlent ma « fourberie », ma « duplicité », etc. (ce sont les mots dont se sont servis les critiques). Pourtant, si je surveille, trop mon écriture, je risque de fausser ma ligne et de donner dans le piège de l'appât, au moment même et d'autant plus que je m'applique à l'éviter ».

Qu'on lise la suite. Hélas, Robert n'est qu'un sot !

C'est seulement depuis le jour où parut ce beau livre *Les faux monnayeurs*, avec en sous-titre le mot « roman » que Gide s'est cru vraiment romancier. Pour nous, nous faisons remonter plus haut le Gide romancier. Il a, en effet une manière très caractéristique ; elle est sou-

— mais sœur cadette, puisque *Les Cahiers d'André Walter* ne sont que de

1891 — de celle de Dostowowsky. Les deux écrivains ne tombent pas de l'esprit classique et français qui à toujours demandé une sobre synthèse et une simplification. Analystes et défilés, ils ont essayé de saisir tout ce que pouvait comporter de singulier et de caractéristique, la genèse des sentiments, pris selon un mot du vocabulaire gaidien, à l'état larvaire. Ils ont étudié, comme Freud le fit en philosophie, quel était le rôle de l'inconscient dans les facultés et les opérations de l'âme.

En cela, on reconnaît le disciple de Mallarmé ; l'hôte des soirées de la rue de Rome. La doctrine symboliste avait, en effet, cet esprit de se pencher sur les racines, les infimes de l'être, de les traduire en une minutieuse analyse, de découvrir justement « l'inconscient obscur qui réside en nous sous la surface éclairée et consciente » (Paul Fort).

Achimiste intelligent, Gide sait parfaitement doser ses caractères. Jamais, ils ne se perdent dans des horizons flous, jamais non plus, ils ne tombent dans la charge. L'auteur excelle à leur donner le contour net et sobre des statues grecques. Et il faut pour certains, qu'ainsi paru *Les Faux Monnayeurs*, *L'École des Femmes*, et *Robert* sa suite, pour pouvoir enfin croire que l'auteur de *Si le grain ne meurt*, de *L'Immoraliste* et de *Corydon* savait se dévoiler et s'effacer pour laisser agir ses marionnettes.

Pour l'extravagant, André Gide n'a jamais voulu quitter le naturel. Au contraire, il s'est appliqué, à force d'observations, à rendre, son personnage de plus en plus fidèle.

Le ton profondément humain et, par là, émouvant, n'est allé que progressant dans l'œuvre gaidienne. On peut dire même que, dans l'énorme production littéraire actuelle, la note de dévouement et de charité qui l'anime doit être remarquée. C'est par là aussi que gagne beaucoup la valeur morale de cet auteur qui ressemble souvent à Socrate et quelquefois à Molière.

Il serait à souhaiter aussi que quelque ouvrage comme *Dostowowsky*, étude de la pensée toute chargée de mystère du maître russe, vienne s'ajouter à sa bibliographie. Ce serait une joie, pour nous, de lire des pages de Gide, si définies, encore une fois, de celui qui, Benjamin Créancier n'a pas craint de qualifier de « premier critique de ce temps ».

Si André Gide romancier essayiste et moraliste n'a qu'une influence désiroire sur un groupe très restreint d'admirateurs, critique, il a fait école, dans de vastes proportions.

D'autre part, il fut un chef. Lorsque, en 1898, Stéphane Mallarmé, calme et serein, s'éteignit dans sa toute petite villa de Valvins, le groupe symboliste fut désarmé par l'absence du porte-drapeau, du meneur qui l'avait guidé au moment des luttes et des assauts.

Des années passèrent. Le Symbolisme demeura muet jusqu'au jour où, le tirant de sa torpeur, et de sa léthargie profonde, André Gide, vers 1910, ramassa le flambeau encore chaud, tombé des mains défaillantes du grand poète. Et, ce fut avec Paul Valéry, Jean Giraudoux, Paul Claudel, Copeau, la belle époque de la Nouvelle Revue Française et du Théâtre du Vieux Colomier.

André Gide n'a pas encore terminé son œuvre et pourtant beaucoup, sont sûrs d'avance que, si les contemporains, s'accordant sur un charme, — « le chœur des oiseaux symphoniques » comme aurait dit Josephin Péladan — combat de pied ferme l'auteur de *L'Immoraliste*, ce temps, ce grand architecte qui sait démolir et saper, mais aussi édifier, se chargera de lui donner la place qu'il devrait occuper déjà.

Il avait bien raison, le grand homme du bourg d'Eleusis, Eschyle, ce persécuté, ce banni, en écrivant, au fronton d'une œuvre qu'il voulait cyclique, cette incongrue dédicace, ce fier hommage : « Au Temps ».

Raymond GUY

Membre de l'Académie de l'Art des Jeunes.